

Zeitschrift: Wissen und Leben
Band: 16 (1915-1916)

Artikel: Un livre russe
Autor: Rossel, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-917295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN LIVRE RUSSE

M. Serge Persky, l'excellent traducteur de Gorky et d'Andréief, l'auteur de *Tolstoï intime* et des *Maîtres du roman russe contemporain*, m'envoie un volume que j'ai littéralement dévoré tant il renferme de choses neuves et fortes. Nous sommes un peu débordés par les récits de guerre, et cependant nous ne nous lassons point de les lire. Notre pensée ne peut se détourner de ce qui est, depuis deux ans, la crainte et l'espoir de toutes nos heures. Comment ne pas vivre intensément la plus grande page d'histoire qu'il ait été donné à des hommes de vivre? Et, quoiqu'un heureux destin ait fait de notre pays une oasis de paix, comment ne pas être de tout notre esprit et de tout notre cœur avec ceux qui bâtissent, dans le sang et les larmes, la maison de la future humanité? Nous tendons l'oreille aux échos frémissants de la terrible mêlée. Quand l'un de ces échos rend un son que nous n'avions pas entendu jusqu'ici, nous le recueillons comme un message plus émouvant encore et plus précieux que les autres.

Le *Lieutenant Demianof* (in-12, Payot & Cie., Lausanne et Paris) est signé d'un grand nom, dignement porté. Ces impressions et ces souvenirs du front oriental ont été écrits par le comte Alexis Tolstoï, auquel ses romans et ses pièces de théâtre ont valu la plus enviable des notoriétés.

Alexis Nicolaïewitch Tolstoï est né en 1882, dans le gouvernement de Samara. Après son baccalauréat, il entre à l'Institut technologique de Pétrograde. Il en sort à l'âge de vingt-six ans, avec le brevet d'ingénieur civil. Mais il ne tarde pas à embrasser la carrière des lettres. On cite bientôt comme des morceaux achevés ses vigoureuses peintures de la vie rurale en Russie. Dès le début de la conflagration européenne, nous le trouvons à la suite des armées du tzar, en Galicie et au Caucase, d'abord en qualité de délégué des Zemstvos, puis comme correspondant militaire. Le plus prodigieux des champs d'observation s'ouvrait devant lui.

Ainsi que le montre M. Serge Persky, *Le Lieutenant Demianof* nous fait voir le comte Tolstoï „au milieu des combattants, dans les marches, dans les tranchées, à l'assaut, dans les haltes, au lazaret, notant, avec un même souci de la vérité, les attitudes, les gestes, les propos ingénus ou médités, les considérations énoncées

par l'„intellectuel“ et les mots naïvement héroïques du simple arraché à sa chaumière“. Impossible de répandre un jour plus clair sur cette âme slave si différente de la nôtre, et pourtant assez proche de l'âme celtique par ce qu'il y a en elle de pitié, de foi et de rêve. Mais l'âme celtique a été transformée par des siècles de civilisation, et le mélange des races ne l'a point épargnée; elle est très loin de ses origines, elle ne boit plus aux sources profondes de la vie primitive. Le moujik a l'humilité, la candeur, la puissance de résignation que le paysan français ne connaît plus à ce degré. Et le paysage russe est tout pénétré d'une étrange poésie qu'on demanderait en vain à nos paysages occidentaux.

Aussi les pages de Tolstoï nous offrent-elles, avec des nuances insoupçonnées de sensibilité, de prenantes originalités d'accent et de couleur. C'est la guerre, évidemment, mais dans un autre décor et avec d'autres passions. L'atmosphère morale en est plus nouvelle peut-être que tout le reste; elle est religieuse ou mystique infiniment. „Je sais maintenant en quoi consiste le courage, dit Ivan Antonovitch, le héros de la *Petite vieille*; c'est de pouvoir, en des minutes pareilles, se rappeler et réciter: *Que Dieu ressuscite!*“ Tous ces croquis et récits de guerre, auxquels le morceau le plus important de l'œuvre, *Le Lieutenant Demianof*, a prêté son titre, nous montrent en Alexis Tolstoï un talent descriptif et un don d'intuition psychologique également rares.

Que ce soit *Dans les montagnes*, ce saisissant tableau de chocs épiques au milieu d'une nature plus hostile que l'ennemi lui-même, *Dans les tranchées*, ou *Aux Carpathes*, il semble que les éléments se conjurent avec les hommes pour imprimer à la lutte un caractère de plus âpre horreur. Tout à coup, par un merveilleux contraste, voici le portrait si profondément humain d'Ivan Antonovitch, le fringant commandant d'escadron qui, dans la *Petite vieille*, s'imagine que, sous les drapeaux, les fières chevauchées succéderont aux actions triomphantes, et qui s'aperçoit de tous les humbles renoncements, de tous les mornes efforts, de toutes les servitudes douloureuses qu'exige l'apprentissage de la victoire. Dans *Charlotte*, un pauvre diable, plein de miséricorde pour les faibles, débordant d'une touchante amitié pour les animaux mêmes, sera contraint, par un ordre qui ne se discute point, à pendre le chien-espion auquel il s'était tendrement attaché. Et

Le Lieutenant Demianof . . . Mais étudions de plus près ce conte lent, pur et grave, pour mieux nous rendre compte de la manière d'Alexis Tolstoï!

Demianof était peintre, il méditait une toile qui le sortirait du rang et il attendait l'inspiration, quand une main de fer le précipita du haut de ses douces et glorieuses songeries. Il faut revêtir l'uniforme, se ceindre de l'épée et marcher au feu. D'un jour à l'autre, il a passé de la solitude reposante de son atelier dans le tumulte fiévreux du régiment sous les armes :

„Il était assis sur une litière de feutre, entre deux camarades, officiers comme lui. Il avait repoussé sa casquette sur la nuque, ses paupières battaient lentement sur son visage glabre, osseux, irrégulier; ses mains entouraient ses genoux. Devant lui, près de la large chaussée, d'innombrables petits feux piquaient de leurs lumières la campagne sombre, bossuée de monticules. Autour des foyers, des soldats se groupaient, les uns debout, les autres assis ou couchés. Parfois l'éclat vif et subit d'une flamme faisait sortir de l'ombre des caissons chargés, des profils de chevaux aux naseaux baissés, des fusils disposés en faisceaux. Les étoiles d'un ciel automnal scintillaient, voilées par le passage d'un fin nuage de brouillard. Une vapeur compacte et blanche s'étalait sur la rivière qui traversait les champs, et la rendait plus large, comme velue. Tout semblait tranquille. On ne percevait, dans le silence, que le bruit de quelques chevaux mâchonnant leur foin, ou, de loin en loin, des invectives échangées entre fantassins et tringlons . . . Demianof se leva, remit son ceinturon, sa casquette, jeta un coup d'œil sur les braises et s'en alla, le long des feux, vers la campagne obscure. En se baissant un peu, on pouvait distinguer, sur la bande du crépuscule encore illuminée, les silhouettes solitaires des sentinelles. Dans le brouillard, au-dessus de la petite rivière, un râle des genêts sifflait.

— Ah! qu'il siffle bien! fit Demianof.

Il se répétait: „Qu'il siffle bien!“ et il allait, le cœur serré par ses perplexités de naguère.“

Demianof retourne au camp. On est en pays conquis. On jouit d'une courte trêve avant de reprendre l'offensive. Presque tous les soldats sont endormis. Quelques-uns cependant écoutent le vieux Dimitri Anikine parler d'une voix sourde, dans sa grande barbe noire. Le bonhomme commente les événements à sa façon: „Puisque l'ennemi est là, moi, je dois me battre contre lui et avancer, et avancer toujours. Malgré les baïonnettes et les balles, je dois marcher jusqu'à l'océan bleu. Quand les vagues mouilleront la pointe de mes pieds, quand la terre entière s'étendra derrière mes talons, alors la guerre sera finie . . . Oui, finie, conclut brusquement Anikine“.

Faudra-t-il donc pousser jusqu'à „l'océan bleu“? Que de fatigues, que de périls! Et la mort, peut-être . . . La nuit éteint

le soleil; elle n'éteint pas la pensée. A peine a-t-on allongé ses membres las sur un lit de fortune, que l'aube s'éveille. Et ce sera journée de combat. Demianof commande une compagnie de tête. Il revoit Anikine, dont les discours nébuleux l'avaient singulièrement troublé. Mais Dimitri Anikine ne philosophe plus. Tout en mâchant son pain d'orge: „Ça tonne, Votre Noblesse; ça craque fort!“ dit-il, en désignant du geste les forêts environnantes.

Le régiment déployé se glisse à travers l'avoine haute et les flots bruns des blés mûrissants. Quelque solennelle que fût l'heure de l'attaque, Demianof ne parvenait pas à libérer son esprit de futilités bizarres: il se réjouissait de ce que ses bottes fussent imperméables, il accompagnait d'un sourire le bondissement des lièvres. Mais son cœur palpite avec une joie et une force inexprimables. Il n'a pas encore assisté à une vraie bataille. Pour l'instant, ce n'est qu'un fracas monotone et terrible, là-bas, très loin:

„Un cavalier apparut; c'était le colonel. Il observa l'horizon avec ses jumelles, dit quelques mots à un officier arrivé près de lui; ensuite il leva un bras et le laissa brusquement retomber. Aussitôt des silhouettes de soldats se détachèrent sur le fond des arbres et s'égrenèrent sur tout le flanc de la montagne. En les voyant descendre, Demianof sentit un frisson lui courir dans le dos; l'enthousiasme le fit haleter; il ne put prononcer une parole. Tirant son sabre du fourreau, il se tourna face à ses hommes; il voulut leur dire: „Frères!“, mais les larmes l'étouffaient presque. Les soldats le regardaient avec beaucoup d'attention. Il ne put qu'agiter son sabre et se mit à courir vers le bas de la côte, en sautant par-dessus les broussailles... Les soldats coururent jusqu'à la première tranchée et s'y couchèrent, en regardant dans quelle direction ils devaient tirer. Demianof plia les jambes et sortit ses jumelles; mais ses mains tremblaient à un tel point que, pendant un instant, il n'aperçut à travers les verres embués que des arbres dansants, surmontés de trois petits nuages. Il se tourna vers le soldat couché à côté de lui, et lui dit avec difficulté:

— Tu ne vois rien?

— Le voilà qui a craché, l'obusier!

„Que c'est heureux de l'avoir avec moi!“ pensa Demianof. Il continua:

— Tu dis que ces petits nuages sont des schrapnells? Ah! voilà...“

Un projectile bouleverse le sol, à quelques pas de l'officier. Peu de temps après, un obus tombe dans la tranchée. Des cris s'élèvent: „Le capitaine est tué!“ Aux pieds de Demianof, les bras en croix, un cadavre écrase l'herbe rougie. La peur, une peur atroce, accable celui qui, cinq minutes auparavant, courait si allègrement vers la ligne de feu. Mais il s'agit d'occuper un bois, sur la gauche, au delà des champs d'avoine. Comment franchir

cet espace balayé par la mitraille? Comment? Les soldats le suivront-ils? Qu'importe! A toute vitesse, les pans de sa capote relevés, il se jette en avant. Fût-il abandonné de tous, il ne reculera pas. Ses joues brûlent, sa poitrine est serrée comme dans un étau. Des souffles rauques, qu'il entend derrière lui, l'ont rassuré. Anikine l'ayant rejoint, Demianof soupire: „Dieu merci!“

Pourquoi occupe-t-il ce coin de forêt? Demianof n'a aucune idée du plan général. Il n'est qu'un pion de l'immense échiquier que manœuvrent des doigts invisibles. Du moins sait-il que sa tâche est de chercher l'ennemi et de le déloger. Une mitrailleuse autrichienne décime sa compagnie. Qu'à cela ne tienne! Anikine, monté dans un arbre, „descend“ l'un après l'autre les importuns qui arrosent de plomb Demianof et ses gens.

— C'est nettoyé! Vous pouvez passer tranquillement, comme à la revue.

Et c'est de nouveau la nuit. Et, dès le premier rayon, le combat recommence.

„Zik, zik, zik... Les balles sifflaient. Il n'avait pas peur, il n'était pas joyeux non plus. A chaque instant, une phrase martelait son cerveau: „Tu es vivant! tu es vivant!“ Puis, Demianof ferma la bouche à grand'peine: il avait crié tout le temps et sa gorge le brûlait. Enfin, à dix pas de lui, une tête basanée et lasse, coiffée d'un képi gris, surgit de terre, cligna de son gros œil, et un canon de fusil cracha du feu. Ensuite, l'homme lui-même sauta sur ses pieds, ainsi qu'un deuxième, un troisième... Demianof, saisissant une large baïonnette qui le menaçait, plongea son sabre au milieu d'une veste grise, entre deux boutons... Soudain, il ressentit une douleur et se mit à étouffer; il voulait dire: „Qu'est-ce que celà?“ mais la voix lui manqua. Et, pour pouvoir respirer, il se baissa et se coucha sur le dos.“

Le canon s'est tu. Un silence majestueux et serein. Les étoiles paraissent. Une paix infinie. Où est-il? Serait-ce la mort? Si c'est la mort, se dit-il, je reviendrai et je leur expliquerai; ils se mettront tous à vivre autrement.

Une constellation brillait au-dessus de lui.

Tout est simple, songea-t-il. Il n'y a pas de mort, il n'y a que de la joie.

On se penche sur lui. Une longue barbe noire l'effleure.

— Il est vivant!

— Je suis bien! articula Demianof.

— Tant mieux! répondit Anikine, et, tout à coup, il baisa l'officier aux lèvres; puis il s'écarta et cria d'un ton colère:

— Eh! là-bas, diable endormi, tiens la droite, tourne la voiture, tu vois bien que Sa Noblesse va se fâcher!

Et c'est là le résumé du *Lieutenant Demianof*. Une extraordinaire simplicité de moyens, de la vie qui n'est pas même romancée, pas même transposée, un art si libre, si spontané, si naïf même, qu'il a toute la fraîcheur de l'art homérique. Les personnages de Tolstoï n'ont rien de livresque, et M. Serge Persky peut affirmer que „si le hasard nous mettait en face d'eux, nous les reconnâtrions immédiatement“. Le rythme de leur existence est celui de la nature même. Toutes les forces jeunes de l'instinct et toutes les radieuses puissances de la foi sont en eux. Ils ne valent pas mieux que d'autres, sans doute, mais ils sont eux-mêmes, ils le sont beaucoup plus qu'il n'est possible de l'être aux ultra-civilisés que nous sommes.

Le soldat russe n'est pas militaire dans l'âme. Il est le paysan que ne bercent pas les rêves, que n'excitent pas les ambitions d'un Français ou d'un Allemand. Il obéit, calme et stoïque. Comme le marque si bien M. Persky: „Ce peuple voit dans la guerre une corvée imprévue, semblable aux corvées quotidiennes et qu'on doit accomplir jusqu'au bout; il supporte vaillamment les plus affreuses misères sans se croire merveilleux; il est incapable de cruautés et ne comprend rien aux violences délibérées de son haineux adversaire. Quand la paix reflleurira, il reprendra simplement le cours de ses habituels travaux“. Aux autres, l'exaltation du conquérant, ou les saintes ardeurs du patriote; à lui, la fidélité tenace de celui qui vit et qui meurt parce que le devoir l'appela de toute éternité à vivre pour sa terre et, s'il le fallait, à mourir pour elle.

LAUSANNE

VIRGILE ROSSEL



DIE GUTEN SCHÜTZEN

Von JOHANNA SIEBEL

Ihr trefft nicht nur, die ihr könnt sehn,
Die euch vor Augen sind,
Ihr trefft auch, die dahinter stehn:
Weib, Mutter, Schwester, Kind.